

Avignon croise les routes de l'amour et de l'exil

L'Iranien Gurshad Shaheman entrelace avec brio des récits recueillis à Calais



La voilà, la bonne surprise que l'on attendait à Avignon : elle s'appelle *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du Prophète*, et c'est une création de Gurshad Shaheman, dont on n'a pas fini de parler. Acteur, auteur et metteur en scène, né en Iran en 1978, il est arrivé en France à l'âge de 12 ans, s'est formé au théâtre à l'ERAC (Ecole régionale d'acteurs de Cannes) et à la littérature à la faculté. Il joue, écrit, met en scène et il a traduit les poèmes de l'Iranien Reza Baraheni. Après une trilogie dont son histoire était le centre, *Pourama Pourama*, Gurshad Shaheman est parti sur la trace d'autres histoires d'exilés.

Et cela donne un spectacle remarquable, qui ne ressemble pas à ce que l'on voit d'ordinaire. En tout cas, pas à un certain théâtre documentaire en vogue, qui se contente d'égrenner des récits sans les mettre en perspective, ou à l'inverse cherche à tous crins à les faire entrer dans un cadre idéologique. Dans les deux cas, les spectateurs sont sommés de compatir, au nom de la bonne conscience. Le théâtre de Gurshad Shaheman va à l'encontre de cette approche : il ne s'impose pas, mais laisse les spectateurs choisir leur chemin dans des récits entrelacés.

Pour recueillir ces récits, Gurshad Shaheman a rencontré des exilés à Calais, en particulier dans la communauté LGBT (lesbiennes, gays, bisexuels et transgenres). Il dévoile ainsi un aspect rarement pris en compte dans les médias : la vie amoureuse et sexuelle de celles et ceux qui ont fui. Ce qu'elle était dans leurs pays, ce qu'elle est devenue sur le chemin de l'errance. Bien sûr, il y a la guerre et les bombes, les explosions et les morts, la mer et ses furies. Mais il y a aussi des corps, qui ne sont pas réductibles aux images souvent asexuées du déracinement.

On ne les voit pas, ces corps. On les entend crier de bonheur, hurler de douleur, pleurer de tristesse, vivre de leurs sens exaltés de jouissance ou déchirés par les viols subis avant ou après leur départ de Syrie, du Liban ou d'Irak. "En arabe, il n'y a pas de mots comme "gay" ou "homo" ou "lesbienne", dit Lawrence, l'un des exilés. Il n'y a que des injures. Quand tu dis "tapette" ou "pédale", il y a "tante" ou "mentak", celui qui donne son cul. Donc, il n'y a que des sales mots. Ils ne savent même pas comment l'accepter."

Une nuit de terreur et de désir

Ils, ce sont les hommes qui suivent la loi sociale et divine. Les autres sont ceux qui pourront "toujours dire que c'est pour l'amour du Prophète" quand, comme Bachar, ils portent, tatoué sur un bras, le prénom de leur amoureux en exil : Mohammad. Quatre de ces exilés se partagent le plateau avec quatorze élèves de l'ERAC. Il y a peu de lumière, peu de gestes. Le théâtre advient de l'écoute, semblable à celle d'un oratoire. Subtilement entrelacées à la bande-son de Lucien Gaudion, les voix des comédiens semblent émerger d'une nuit sans fin de terreur et de désir.

Chacune de ces voix suit le cours d'un récit, mais aucun récit n'est linéaire : Gurshad Shaheman fait à dessein se croiser les voix, dont souvent deux résonnent en même temps. Cela pourrait gêner le spectateur, mais c'est si bien fait que cela devient au contraire une liberté : chacun choisit ce qu'il veut entendre de ces vies éparses sur le chemin de l'exil, dans le sombre labyrinthe du monde d'aujourd'hui.

Brigitte Salino

© Le Monde

◀ article précédent

Mistral gagnant pour "Mefistofele..."

article suivant ►

Ivo van Hove et Anne Teresa De Keersmaeker...